

SAINT COLOMBAN, FONDATEUR, ET ABBE DE LUXEUIL

615

Fêté le 21 novembre

Le rival de saint Benoît, saint Colomban, naquit en l'année même où mourut le patriarche du Mont-Cassin. Initié dès son enfance aux lettres et aux arts libéraux, il eut aussi de bonne heure à lutter contre les tentations de la chair. Sa beauté, qui fixait tous les regards, l'exposait aux provocations effrontées des belles irlandaises. C'est en vain qu'il se plonge dans l'étude de la grammaire, de la rhétorique, de la



géométrie, de l'Écriture sainte. L'aiguillon de la volupté le pressait toujours. Il vient frapper à la cellule qu'habitait une pieuse recluse et la consulte : « Il y a douze ans », lui répond-elle, « que je suis moi-même sortie de chez moi pour entrer en guerre contre le mal. Enflammé par les feux de l'adolescence, tu essayeras en vain d'échapper à ta fragilité, tant que tu resteras sur le sol natal. As-tu oublié Adam, Samson, David, Salomon, tous perdus par les séductions de la beauté et de l'amour ? Jeune homme, pour te sauver, il faut fuir ». Il l'écoute, la croit, se décide à partir. Sa mère essaie de l'arrêter, se prosterne devant lui sur le seuil de sa porte; il franchit ce cher obstacle, quitte la province de Leinster où il était né, et après quelque temps passé auprès d'un savant docteur qui lui fait composer un commentaire sur les Psaumes, il va se réfugier à Bangor, au sein de ces milliers de moines encore imbus de la première ferveur qui les y avait rassemblés sous la crosse du saint abbé Comgall.

Mais ce premier apprentissage de la guerre sainte ne lui suffit pas. L'humeur vagabonde de sa race, la passion du pèlerinage et de la prédication, l'entraîne au-delà des mers. Il entend sans cesse retentir à ses oreilles la voix qui avait dit à Abraham : « Sors de ta patrie, de ta famille et de la maison de ton père, et va dans la terre que je te montrerai ». Cette terre était la nôtre. L'abbé cherche en vain à le retenir. Colomban, alors âgé de trente ans, sort de Bangor avec douze autres moines, traverse la Grande Bretagne, et vient débarquer dans la Gaule. Il y trouve la foi catholique debout, mais la vertu chrétienne et la discipline ecclésiastique outragées on inconnues, grâce à la fureur des guerres et à la négligence des évêques. Il s'attache, pendant plusieurs années, à parcourir le pays, à y prêcher l'Évangile, et surtout à donner l'exemple de l'humilité et de la charité qu'il enseignait à tous. Arrivé dans le cours de ses pérégrinations apostoliques en Bourgogne, il y fut accueilli par le roi Gontran. Son éloquence enchantait le roi et ses leudes. Craignant de le voir aller plus loin, Goutran lui offrit tout ce qu'il voudrait afin de le retenir, et comme l'irlandais répondait qu'il n'avait pas quitté son pays pour chercher des richesses, mais pour suivre le Christ en portant sa croix, le roi insista et lui dit qu'il y avait dans ses États assez de lieux sauvages et solitaires où il pourrait trouver la croix et gagner le ciel, mais qu'il ne fallait à aucun prix quitter la Gaule ni songer à convertir d'autres nations avant d'avoir assuré le salut des Francs et des Bourguignons.

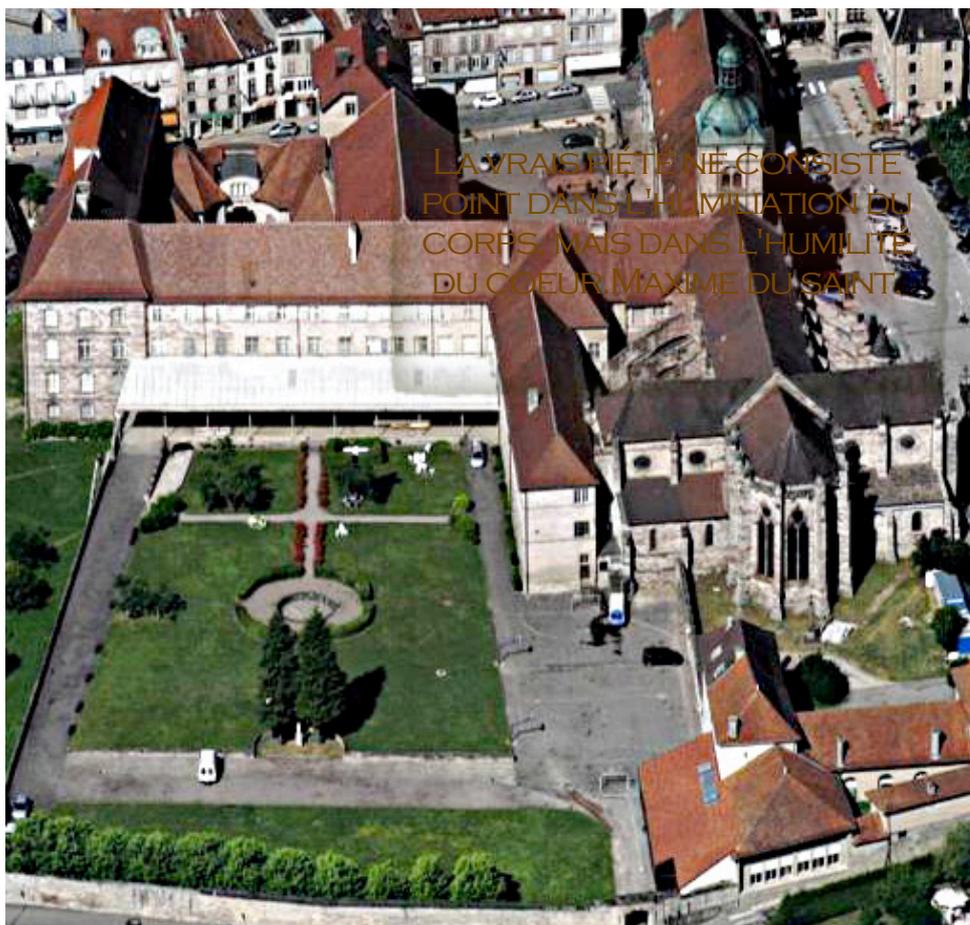
Colomban se rendit à ce désir et choisit pour sa demeure le vieux château romain d'Annegray.¹ Il y menait, avec ses compagnons, la vie la plus rude. Il y passait des semaines entières sans autre nourriture que l'herbe des champs, l'écorce des arbres et les baies de myrte qu'on trouve dans nos bois de sapin; il ne recevait d'autres provisions que de la charité des voisins. Souvent il se séparait de ses disciples pour s'enfoncer tout seul dans les bois, et pour y vivre en communauté avec les bêtes. Là, comme plus tard, dans sa longue et intime communion avec la nature âpre et sauvage de ces lieux déserts, rien ne l'effrayait, et lui ne faisait peur à personne. Tout obéissait à sa voix. Les oiseaux venaient recevoir ses caresses, et les écureuils descendaient du haut des sapins pour se cacher dans les plis de sa coule. Il avait chassé un ours de la caverne qui lui servait de cellule; il avait arraché à un autre un cerf mort dont la peau devait servir de chaussure à ses frères. Un jour qu'il errait dans le plus épais du bois, portant sur l'épaule un volume de l'Écriture sainte, et réfléchissant si la férocité des bêtes qui ne péchaient point ne valait pas mieux que la rage des hommes qui perdent leurs âmes, il voit venir à lui douze loups qui l'entourent à droite et à gauche. Il reste immobile en récitant le verset *Deus in adiutorium*. Les loups, après avoir touché ses vêtements de

¹ Aujourd'hui hameau de la commune de Faucogney (Haute-Saône).

leur gueule, le voyant sans peur, passent leur chemin. Il continue le sien, et au bout de quelques pas, il entend un grand bruit de voix humaines qu'il reconnaît pour être celles d'une bande de brigands germaines, de la nation Suève, qui ravageaient alors cette contrée. Il ne les vit pas; mais il dut remercier Dieu de l'avoir préservé de ce double danger où l'on peut voir un double symbole de la lutte constante qu'avaient à livrer les moines dans leur laborieuse carrière contre les forces sauvages de la nature et la barbarie plus sauvage encore des hommes. Au bout de quelques années, le nombre croissant de ses disciples l'obligea à se transporter ailleurs, et par la protection d'un des principaux ministres du roi Franc, Agnoald, marié à une femme Burgonde, de très noble race, il obtint de Gontran l'emplacement d'un autre château-fort, nommé Luxeuil, où il y avait eu des eaux thermales magnifiquement ornées par les Romains et où l'on voyait encore, dans les forêts voisines, les idoles que les Gaulois avaient adorées. Ce fut sur les ruines de ces deux civilisations que vint s'implanter la grande métropole monastique de l'Austrasie et de la Bourgogne (590).

Luxeuil était situé sur les confins de ces deux royaumes, au pied des Vosges et au nord de cette Séquanie dont l'abbaye de Condat avait déjà, depuis plus d'un siècle, illuminé la région méridionale. Toute cette contrée, qui s'étendait sur les flancs des Vosges et du Jura, depuis si illustre et si bénie sous le nom de Franche-Comté, n'offrait alors, sur une longueur de soixante lieues et une largeur moyenne de dix à quinze, que des chaînes parallèles de défilés inaccessibles, entrecoupés par des forêts impénétrables, hérissés d'immenses sapinières qui descendaient du sommet des plus hautes montagnes et venaient ombrager le cours des eaux rapides et pures du Doubs, du Dessoubre et de la Loue. Les invasions des barbares, celle d'Attila surtout, avaient réduit en cendres les villes romaines, anéanti toute culture et toute population. La végétation et les bêtes fauves avaient repris possession de cette solitude, qu'il était réservé aux disciples de Colomban et de Benoît de transformer en champs et en pâturages.

Les disciples affluaient autour du colonisateur irlandais. Bientôt il en compta plusieurs centaines dans les trois monastères qu'il avait successivement construits² et qu'il gouvernait à la fois. Les nobles Francs et Bourguignons, dominés par le spectacle de ces grandeurs du travail et de la prière, lui amenaient leurs fils, lui prodiguaient leurs donations, et souvent venaient lui demander de couper leur longue chevelure, insigne de noblesse et de liberté, et de les admettre eux-mêmes dans les rangs de son armée. Le travail et la prière y avaient pris, sous la forte main de Colomban, des proportions inouïes jusqu'alors. La foule des pauvres serfs et des riches seigneurs y devint si grande qu'il put y organiser cet office perpétuel, appelé *Laus perennis*, qui existait déjà à Agaune, de l'autre côté du Jura et du lac Léman, et où jour et nuit les voix des moines, « aussi infatigables que celles des anges », se relevaient pour célébrer les louanges de Dieu par un cantique sans fin. Tous, riches et pauvres, y étaient également astreints aux travaux de défrichement que Colomban dirigeait



LA VRAISFÉTÉ NE CONSISTE
POINT DANS L'HUMILIATION DU
CORPS, MAIS DANS L'HUMILITÉ
DU COEUR MAXIME DU SAINT.

² Annegray, Luxeuil et Fontaines. – Le biographe de saint Valery donne le chiffre de deux cent vingt; d'autres auteurs disent six cents.

lui-même. Avec l'impétuosité qui lui était naturelle, il ne ménageait aucune faiblesse. Il exigeait que les malades eux-mêmes allassent battre le blé sur l'aire. Un article de sa Règle prescrit au moine de se mettre au lit si fatigué qu'il dorme déjà en y allant, et de se lever avant d'avoir dormi suffisamment. C'est au prix de ce labeur perpétuel et excessif que la moitié de notre pays et de l'ingrate Europe a été rendue à la culture et à la vie.

Vingt années se passèrent ainsi pendant lesquelles la réputation de Colomban grandit et s'étendit au loin. Mais son influence ne fut pas incontestée. Il mécontenta une portion du clergé gallo-franc, d'abord par les singularités irlandaises de son costume et de sa tonsure, peut-être aussi par le zèle intempérant qu'il mettait dans ses épîtres à rappeler aux évêques leurs devoirs, et plus sûrement par son obstination à faire célébrer la Pâque, selon l'usage irlandais, le quatorzième jour de la lune, quand ce jour tombait un dimanche, au lieu de la célébrer avec toute l'Eglise le dimanche après le quatorzième jour. Cette prétention, à la fois minutieuse et oppressive, troubla toute sa vie et affaiblit toute son autorité, car il poussa l'entêtement sur ce point jusqu'à essayer plus d'une fois de ramener le Saint-Siège lui-même à son avis.

Il est toutefois douteux que cette attitude n'ait pas ébranlé l'ascendant que les vertus et la sainteté de Colomban lui avaient conquis parmi les Gallo-Francs. Mais il le retrouva bientôt tout entier dans le conflit qu'il engagea, pour l'honneur des mœurs chrétiennes, contre la reine Brunehaut et son petit-fils. La soif de régner seule égarait cette reine au point de la déterminer, elle dont la jeunesse avait été sans reproche, à encourager chez ses petits-fils cette polygamie qui semble avoir été le triste privilège des princes germaniques, et surtout des Mérovingiens. De peur d'avoir une rivale de crédit et de puissance auprès du jeune roi Thierry, elle s'opposa de tout son pouvoir à ce qu'il remplaçât ses concubines par une reine légitime, et lorsqu'enfin il se détermina à épouser une princesse visigothe, Brunehaut, quoique fille elle-même d'un roi visigoth, vint à bout d'en dégoûter son petit-fils et de la faire répudier au bout d'un an. L'évêque de Vienne, saint Didier, qui avait conseillé au roi de se marier, fut assommé par des sicaires que la reine-mère avait apostés.

Cependant le jeune Thierry avait des instincts religieux. Il se réjouissait de posséder dans son royaume un saint homme tel que Colomban. Il allait souvent le visiter. Le zélé Irlandais en profita pour lui reprocher ses désordres et pour l'exhorter à chercher la douceur d'une épouse légitime, de telle sorte que la race royale pût sortir d'une reine honorable, et non d'un lieu de prostitution. Le jeune roi promit de s'amender : mais Brunehaut le détourna facilement de ces bonnes inspirations. Colomban étant venu la voir au manoir de Bourcheresse, elle lui présenta les quatre fils qu'avait déjà Thierry de ses concubines. «Que me veulent ces enfants ? dit le moine.» – «Ce sont les fils du roi», dit la reine; «fortifie-les par ta bénédiction». – «Non !» répondit Colomban, «ils ne régneront pas, car ils sortent d'un mauvais lieu». A partir de ce moment, Brunehaut lui jura une guerre à mort. Elle fit d'abord défendre aux religieux des monastères gouvernés par Colomban d'en sortir, et à qui que ce fût de les recevoir ou de leur fournir le moindre secours. Colomban voulut essayer d'éclairer et de ramener Thierry. Il alla le trouver à sa villa royale d'Époisses. En apprenant que l'abbé était arrivé, mais ne voulait pas entrer dans le palais, le roi lui fit porter un repas somptueusement apprêté. Colomban refusa de rien accepter de la main de celui qui interdisait aux serviteurs de Dieu l'accès et la demeure des autres hommes, et sous le coup de sa malédiction tous les vases qui contenaient les divers mets furent miraculeusement brisés. Le roi, effrayé par ce prodige, et son aïeule, vinrent alors lui demander pardon, et promirent de se corriger. Colomban apaisé retourna à son monastère, où il apprit bientôt que Thierry était retombé dans ses débauches habituelles. Alors il écrivit au roi une lettre pleine de reproches véhéments, et qui le menaçait d'une excommunication prochaine.

Brunehaut n'eut pas de peine à soulever contre cette audace inaccoutumée les principaux leudes de la cour de Thierry; elle entreprit même de persuader aux évêques d'intervenir afin de blâmer la Règle du nouvel institut. Excité par tout ce qu'il entendait dire autour de lui, Thierry résolut de prendre l'offensive, se présenta lui-même à Luxeuil et demanda compte à l'abbé de ce qu'il s'écartait des usages du pays et de ce que l'intérieur du couvent n'était pas ouvert à tous les chrétiens et même aux femmes, car c'était encore un des griefs de Brunehaut contre Colomban, qu'il lui avait interdit à elle, quoique reine, de franchir le seuil de son monastère. Le jeune roi pénétra de sa personne jusqu'au réfectoire en disant qu'il fallait laisser entrer tout le monde partout ou bien renoncer à tout don royal. Colomban, avec son audace accoutumée, dit au roi : «Si vous voulez violer la rigueur de nos Règles, nous n'avons que faire de vos dons; et si vous venez ici pour détruire notre monastère, sachez que votre royaume sera détruit avec toute votre race».

Le roi eut peur, et sortit; mais il reprit bientôt : «Tu espères peut-être que je te procurerai la couronne du martyr; mais je ne suis pas assez fou pour cela : seulement, puisqu'il te plaît de vivre en dehors de toute relation avec les séculiers, tu n'as qu'à t'en aller par où tu es venu, et jusque dans ton pays». Tous les seigneurs du cortège royal s'écrièrent qu'ils ne voulaient pas non plus tolérer dans leur pays des gens qui s'isolaient ainsi de tout le monde. Colomban dit qu'il ne sortirait de son monastère que s'il en était arraché par la force. Alors on le prit, et on le conduisit à Besançon pour y attendre les ordres ultérieurs du roi (610). Après quoi, l'on établit une sorte de blocus autour de Luxeuil pour empêcher qu'il ne sortît d'en sortir. Colomban, entouré à Besançon du respect de tous, et jouissant de sa liberté dans l'intérieur de la ville, en

profita pour gravir un matin le sommet du rocher où est aujourd'hui située la citadelle, et qu'enserme le Doubs de ses flots tortueux. De cette hauteur il promène ses regards sur la route qui conduit à Luxeuil : il semble y chercher les obstacles qui pourraient empêcher son retour. Son parti est pris : il descend, sort de la ville, et se dirige vers Luxeuil. A la nouvelle de son retour, Thierry et Brunehaut envoient un comte avec une cohorte de soldats pour le reconduire en exil. Alors eut lieu cette scène, tant de fois renouvelée pendant douze siècles, et de nos jours encore, entre les persécuteurs et les victimes. Les ministres de la volonté royale le trouvèrent au chœur, chantant l'office avec toute sa communauté. «Homme de Dieu», lui dit-on, «nous vous prions d'obéir aux ordres du roi et aux nôtres, et de vous en aller là d'où vous êtes venu». – «Non», répondit Colomban, «après avoir quitté une fois ma patrie pour le service de Jésus Christ, je pense que mon Créateur ne veut pas que j'y retourne». A ces mots, le comte se retira, laissant aux plus féroces d'entre ses soldats le soin d'accomplir le reste. Dompnés par la fermeté de l'abbé qui répétait qu'il ne céderait qu'à la force, ils s'agenouillèrent devant lui, et le conjurèrent en pleurant de leur pardonner, et de ne pas les réduire à une violence qui leur était imposée sous peine de la vie. A cette pensée d'un danger qui ne lui était plus personnel, l'intrépide Irlandais céda, et sortit du sanctuaire qu'il avait fondé, qu'il avait habité pendant vingt ans, qu'il ne devait plus revoir. Ses religieux l'entouraient en gémissant comme s'ils eussent marché à ses funérailles. Il les consolait en leur disant que cette persécution, loin d'être une ruine pour eux, ne servirait qu'à la multiplication «du peuple monastique». Tous voulaient le suivre dans son exil ; mais un ordre royal interdit cette consolation aux moines qui n'étaient pas d'origine irlandaise ou britannique. Brunehaut voulait bien se débarrasser de ces insulaires audacieux et indépendants comme leur chef, mais elle ne tenait pas à ruiner le grand établissement dont la Bourgogne était déjà fière, Le Saint, accompagné de ses frères irlandais, prit le chemin de l'exil.

On le fit passer une seconde fois à Besançon, puis à Autun, à Avallon, le long de la Cure et de l'Yonne jusqu'à Auxerre, et de là à Nevers, où on rembarqua sur la Loire. Il marquait chacune de ses étapes par des guérisons miraculeuses ou d'autres prodiges qui, néanmoins, n'atténuèrent pas les rancunes qu'il avait excitées. Sur le chemin d'Avallon, il rencontra un écuyer du roi Thierry qui essaya de le percer de sa lance. A Nevers, au moment de s'embarquer, un grossier satellite de l'escorte des proscrits prit une rame et en frappa Lua, l'un des plus pieux parmi les compagnons de Colomban, pour le faire entrer plus vite dans le bateau. Le Saint se récria : «Cruel, de quel droit viens-tu aggraver ma peine ? De quel droit oses-tu frapper les membres fatigués du Christ ? Souviens-toi que la vengeance divine t'atteindra ici même où ta fureur a atteint le serviteur de Dieu». Et en effet, au retour, le misérable tomba dans l'eau et se noya à l'endroit même où il avait frappé Lua.

Arrivé à Orléans, il envoie deux de ses frères dans la ville pour se procurer des vivres : mais on ne veut leur rien vendre ni donner pour ne pas contrevenir aux défenses royales. On les traitait comme des gens mis hors la loi, hors la paix du roi, et qu'il était défendu par la loi salique d'accueillir, sous peine d'encourir l'amende énorme alors de six cents deniers. Les églises mêmes leur étaient fermées par ordre du roi. Mais en revenant sur leurs pas, ils rencontrent une femme syrienne, qui leur demande d'où ils viennent, et l'ayant su leur offre l'hospitalité, et leur donne tout ce qu'il leur fallait. «Moi aussi,» dit-elle, «je suis comme vous étrangère, et je viens du lointain soleil d'Orient». Elle avait un mari aveugle à qui Colomban rendit la vue. Le peuple d'Orléans en fut ému; mais on n'osait témoigner qu'en secret sa vénération au proscrit. En passant devant la ville de Tours, Colomban demande qu'on lui permette d'aller prier sur la tombe du grand saint Martin, toujours également vénéré par les Celtes, les Romains et les Francs. Mais ses sauvages gardiens ordonnent aux matelots de faire force de rames et de passer au milieu du fleuve. Cependant, une force invisible arrête la barque : elle se dirige d'elle-même vers le port. Il descend à terre et passe la nuit auprès du saint tombeau. L'évêque de Tours vient le trouver et le mène dîner chez lui. A table, on lui demande pourquoi il va regagner son pays. Il répond : «Ce chien de Thierry m'a chassé de chez mes frères». Alors un convive, qui était un des leudes ou fidèles du roi, dit tout bas : «Ne vaut-il pas mieux abreuver les gens de lait que d'absinthe ?» – «Je vois», reprit Colomban, «que tu veux garder ton serment au roi Thierry. Eh bien ! va dire à ton ami et à ton seigneur que d'ici à trois ans lui et ses enfants seront anéantis, et que toute sa race sera extirpée par Dieu». – «Pourquoi parler ainsi, serviteur de Dieu ?» dit le leude. «Je ne saurais taire,» répliqua le Saint, «ce que le Seigneur me charge de dire».

Arrivé à Nantes, et à la veille de quitter le sol de la Gaule, sa pensée se tourne vers Luxeuil, et il se met à écrire une lettre où son cœur s'épanche tout entier. Il prescrit les dispositions les plus propres, selon lui, à garantir les destinées de sa chère communauté de Luxeuil, par la pureté des élections et l'harmonie intérieure. Il recommande à ses religieux la confiance, la force d'âme, la patience, mais par-dessus tout la paix et l'union. L'évêque et le comte de Nantes pressèrent le départ; mais le navire irlandais sur lequel étaient embarqués les effets et les compagnons de Colomhan, et qu'il devait rejoindre dans une chaloupe, s'étant présenté à l'embouchure de la Loire, fut rejeté par les vagues et resta trois jours à sec sur la plage. Alors le capitaine fit décharger les moines et tout ce qui leur appartenait, et continua sa route. On laissa à Colomban la liberté d'aller où il voulait.

Il se dirigea vers la cour du roi de Soissons et de Neustrie, Clotaire II. Ce fils de Frédégonde, fidèle à la haine de sa mère pour Brunehaut et sa progéniture, fit l'accueil le plus empressé à la victime de son ennemie, essaya de le retenir auprès de lui, reçut de bonne grâce les remontrances que l'indomptable apôtre, toujours fidèle à son métier de censeur, lui adressa sur les désordres de sa cour, et promit de s'amender. Il le consulta sur le différend qui venait d'éclater entre les deux frères Thierry et Théodebert, qui lui demandaient l'un et l'autre des secours. Colomban lui conseilla de ne se mêler de rien, parce que dans trois ans leurs deux royaumes tomberaient en son pouvoir. Il demanda ensuite une escorte pour le conduire auprès de Théodebert, roi de Metz ou d'Austrasie, dont il voulait traverser les Etats pour se rendre en Italie. En passant par Paris, Meaux et la Champagne, il vit les chefs de la noblesse franque lui amener leurs enfants, et il en bénit plusieurs, destinés à hériter de son esprit et à propager son oeuvre. Théodebert, en guerre avec son frère Thierry, fit au proscrit le même accueil que Clotaire II, mais ne réussit pas mieux à le retenir.

A la cour du roi d'Austrasie il n'était pas loin de la Bourgogne, et il eut la consolation de revoir plusieurs de ses frères de Luxeuil, qui s'échappèrent pour le rejoindre. A leur tête et encouragé par les promesses et la protection empressée de Théodebert, il veut essayer de prêcher la foi chez les nations encore païennes, soumises à la domination austrasienne et qui habitaient les régions voisines du Rhin. Ç'avait toujours été là son ambition, son goût et son oeuvre de prédilection. Après soixante ans de travaux consacrés à la réforme des rois et des peuples déjà chrétiens, il commence la seconde phase de sa vie, celle de la prédication aux infidèles.

Il s'embarque donc sur le Rhin, au-dessous de Mayence, remonte successivement ce fleuve et ses affluents jusqu'au lac de Zurich, séjourne quelque temps à Tuggen, à Arbon, trouvant çà et là quelques traces du christianisme que la domination romaine ou franque y avait semées, et se fixe, enfin à Bregentz, sur le lac de Constance, au milieu des ruines d'une ancienne ville romaine.

Pendant son séjour à Bregentz, notre Saint alla revoir, on ne sait à quelle occasion, le roi Théodebert, toujours en guerre avec son frère le roi de Bourgogne. Eclairé par un pressentiment et inspiré par la reconnaissance qu'il devait à ce jeune prince, il lui conseilla de céder et de se réfugier dans le giron de l'Eglise en se faisant moine, au lieu de risquer à la fois son royaume et son salut. Le conseil de Colomban fit rire le roi et tous les Francs qui l'entouraient : «Jamais», disaient-ils, «on n'a entendu dire qu'un roi mérovingien soit devenu moine de son plein gré». – «Eh bien !» dit Colomban au milieu de leurs exécutions, «puisqu'il ne veut pas l'être de plein droit, il le sera de force». Cela dit, le Saint regagne sa cellule, aux bords du lac de Constance. Bientôt il y apprend que son persécuteur Thierry a envahi de nouveau les Etats de son protecteur Théodebert, l'a mis en déroute et poursuivi jusqu'aux portes de Cologne (612). La bataille décisive se livra dans les champs de Tolbiac, où Théodebert fut vaincu et pris : Thierry l'envoya à l'implacable Brunehaut, qui lui fit raser la tête, puis revêtit de l'habit monastique, et peu après mettre à mort.

Forcé de quitter Bregentz, Colomban ne garde avec lui qu'un seul disciple, Attale, et poursuit son voyage à travers les Alpes. C'est l'image ou le souvenir de cette course qui lui a inspiré ce début d'une des instructions adressées à ses moines, où l'infatigable voyageur compare la vie à un voyage : «O vie mortelle ! combien tu en as trompé, séduit, aveuglé ! Tu luis et tu n'es rien; tu apparais et tu n'es qu'une ombre; tu montes et tu n'es qu'une fumée; tu fuis chaque jour et chaque jour tu viens; tu fuis en venant et tu viens en fuyant, semblable au point de départ, différente au terme; douce aux insensés, amère aux sages : ceux qui t'aiment ne te connaissent pas, et ceux-là seuls te connaissent qui te méprisent. Qu'es-tu donc, ô vie humaine ? Tu es la voie des mortels et non leur vie; tu commences au péché et tu finis à la mort. Tu es donc la voie de la vie et non la vie. Tu n'es qu'un chemin, et inégal encore, long pour les uns, court pour les autres; large pour ceux-ci, étroit pour ceux-là; joyeux pour quelques-uns, triste pour d'autres, mais pour tous également rapide et sans retour. Il faut donc, ô misérable vie humaine ! te sonder, t'interroger, mais ne passe fier à toi. Il faut te traverser sans séjourner. Nul ne demeure sur un grand chemin : on ne doit qu'y marcher, afin d'atteindre la patrie». Le roi des Lombards, Agilulfe, reçut le vénérable exilé avec respect et confiance; et Colomban, à peine arrivé à Milan, se mit aussitôt à écrire contre les Ariens, car cette funeste hérésie dominait encore parmi les Lombards; ceux qui n'étaient pas restés païens, les nobles surtout, demeuraient en proie à l'arianisme. L'Apôtre irlandais trouvait donc un nouvel aliment pour son zèle de missionnaire, et put s'y livrer avec succès sans renoncer à son amour de la solitude. Agilulfe lui fit don d'un territoire du nom de Bobbio, situé dans une gorge reculée de l'Apennin, entre Gênes et Milan, non loin de ces bords fameux de la Trebbia, où Annibal avait campé et vaincu les Romains. Il y avait là une vieille église dédiée à saint Pierre. Colomban se chargea de la restaurer et d'y adjoindre un monastère. Malgré son âge, il voulut partager les travaux des ouvriers, et courba ses vieilles épaules sous le poids d'énormes poutres de sapin qu'il semblait impossible de transporter à travers les précipices et les sentiers à pic de ces montagnes. Cette

abbaye de Bobbio fut sa dernière étape. Il en fit la citadelle de l'orthodoxie contre les Ariens, et y alluma un foyer de science et d'enseignement qui en fit pendant longtemps le flambeau de l'Italie septentrionale.³

Pendant que l'infatigable missionnaire recommençait ainsi en Italie sa carrière de prédicateur et de fondateur monastique, tout avait changé de face chez ces Francs auxquels il avait consacré la moitié de sa vie : le roi Thierry était mort subitement à vingt-six ans. Brunehaut et les quatre fils de Thierry furent livrés à Clotaire. Il fit égorger les deux aînés, et se montra le digne fils de Frédégonde par l'atroce supplice qu'il infligea à Brunehaut. Clotaire II, devenu par tous ces crimes le seul roi des Francs et maître de l'Austrasie et de la Bourgogne comme de la Neustrie, se rappela la prédiction que lui avait faite Colomban et désira revoir le Saint qui avait si bien prophétisé. Il chargea donc Eustaise, qui l'avait remplacé comme abbé à Luxeuil, d'aller chercher son père spirituel et de mener avec lui une députation de nobles destinées à servir de caution aux bonnes intentions du roi. Colomban reçut Eustaise avec bonheur et le garda quelque temps auprès de lui pour le bien pénétrer de l'esprit de la Règle qu'il lui fallait faire prévaloir sur «le peuple monastique» à Luxeuil. Mais il refusa de se rendre à l'appel de Clotaire; il se borna à lui écrire une lettre pleine d'avis salutaires, et à lui recommander sa chère abbaye de Luxeuil, que le roi combla en effet de dons et de faveurs.

Quant à Colomban, il finit comme il avait commencé, en recherchant une solitude plus étroite encore que celle du monastère qu'il venait de fonder à Bobbio. Il avait trouvé sur la rive opposée de la Trebbia, et dans le flanc d'un immense rocher, une caverne qu'il avait transformée en chapelle dédiée à la sainte Vierge c'est là qu'il passa ses derniers jours dans le jeûne et l'oraison, ne revenant au monastère que pour les dimanches et les jours de fête. Sa mort arriva le 21 novembre 615.

CULTE ET RELIQUES. – SES ÉCRITS.

Après sa mort, la chapelle où il avait passé ses derniers jours fut longtemps vénérée et fréquentée par les âmes affligées, et trois siècles plus tard, les annales du monastère rapportaient que ceux qui y entraient tristes et abattus en sortaient réjouis et consolés par la douce protection de Marie et de Colomban, Le Saint fut enseveli à Bobbio, où son corps fut conservé jusqu'à ces derniers temps, renfermé dans un coffre de pierre, sur l'autel principal d'une crypte souterraine, avec ceux de ses successeurs saint Bertulfe et saint Attale, si l'on en croit des auteurs dignes de foi. La petite ville de Locminé, au diocèse de Vannes, possède aussi quelques reliques du Saint, qu'elle honore pour son patron.

Il nous reste de saint Colomban :

- 1° sept pièces de vers, qui n'offrent d'intérêt que comme spécimen de la poésie de ces temps;
- 2° seize Instructions à ses moines; elles sont remarquables à plusieurs titres. On y trouve une grande connaissance de l'Écriture sainte, une onction particulière, une beauté l'images et une élégance de style dont le 6 e et le 7 e siècle offrirait peut-être peu d'exemples. Quelquefois l'antithèse y est portée jusqu'à l'abus c'était le défaut du temps. Ces précieux restes doivent nous faire regretter ce qui a été perdu;
- 3° des Lettres;
- 4° Règle et son Pénitentiel, traité complet de la vie monastique. La Règle est divisée en dix chapitres : le premier traite de l'obéissance; le deuxième, du silence; le troisième, de la nourriture convenable à un moine; le quatrième, de la pauvreté et du désintéressement; le cinquième, du mépris qu'on doit faire de la vanité; le sixième, de la chasteté; le septième, de l'ordre des psaumes ; le huitième, de la discrétion; le neuvième, de la mortification; le dixième, de la perfection d'un moine. Sous ces titres divers, le Saint range tous les avis qui peuvent former le bon religieux. Il pose, et avec raison, l'obéissance comme le fondement de la vertu monastique; sans obéissance, en effet, l'esprit religieux disparaît. Tout doit s'appuyer sur les deux grands préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, qui sont comme les colonnes de l'édifice spirituel. Le temps doit être partagé entre la prière et le travail; pas un seul instant ne doit être laissé à l'oisiveté : le Saint suit à la lettre le précepte de saint Jérôme : «Faites toujours quelque chose, afin que le démon vous trouve toujours occupé». Les offices divins étaient d'une longueur qui paraîtrait aujourd'hui excessive, mais que supportait facilement la ferveur de ces hommes célestes. Du reste, elle était en rapport avec la solennité de la fête, et même avec la saison. Les Matines les plus courtes renferment vingt-quatre psaumes et huit antiennes; les plus longues, soixante-quinze psaumes et vingt-cinq antiennes; les moyennes, trente-six psaumes et douze antiennes. Depuis la nativité de saint Jean-Baptiste jusqu'aux calendes de novembre, les Matines du samedi et du dimanche doivent contenir le psautier en entier. Il en était de même pour tout l'hiver, et les jours fériés : on récitait les Matines moyennes. Au printemps, on diminuait chaque semaine de trois psaumes les Matines du samedi et du dimanche et celles des fériés, jusqu'à ce que les premières

³ L'école et la bibliothèque de Bobbio comptèrent parmi les plus célèbres du moyen âge. Muratori a donné le catalogue des sept cents manuscrits qu'on y possédait au 10 e siècle. C'est de là que vinrent les fameux Palimpsestes d'où le cardinal Mai a tiré le *De Republica du Cicéron*. – Le monastère ne fut supprimé que sous la domination française, en 1803 : l'église subsiste encore et sert de paroisse.

fussent ramenées à trente-six, et les secondes à vingt-quatre psaumes phase qui durait pour les fériés jusqu'à l'équinoxe d'automne. La raison de cette différence était sans doute prise dans les travaux de la saison. Quant à l'office de jour, qui doit être interrompu par le travail corporel, il se composait de trois psaumes par chaque heure, suivis de prières pour les pécheurs, pour toute la chrétienté, pour les prêtres et tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, pour les bienfaiteurs, pour la paix entre les rois, et pour les ennemis. A la fin de chaque psaume, on fléchissait le genoux. Outre les prières du chœur, chaque religieux en avait encore de particulières à dire dans sa cellule.

L'obéissance était principalement recommandée par le saint fondateur. Selon lui, le religieux doit obéir même dans ce qui répugne le plus à sa volonté : il doit, comme le divin Maître, obéir jusqu'à la mort. Il lui est défendu de rien faire, de rien entreprendre sans le conseil de l'abbé. C'est en cette abnégation de sa velouté propre que Colomban fait consister surtout la mortification chrétienne: sans elle, la mortification des sens ne serait qu'une déception. Cependant, celle-ci n'est point négligée. Le silence doit être gardé continuellement : On ne peut le rompre que pour raison de nécessité et d'utilité. La nourriture se compose d'herbes, de légumes, de farine détrempée d'eau et d'un peu de pain. Toutefois, elle devait être proportionnée au travail. La cervoise était l'unique boisson. On appelait ainsi une espèce de bière faite avec de l'orge ou des fruits, et fort en usage à cette époque. Le vin était à peu près inconnu chez les moines, hormis pour le saint sacrifice, pour quelques cas de maladie ou l'usage des étrangers. On devait manger tous les jours afin de conserver les forces nécessaires au travail. Le repas se prenait vers le soir. Le travail occupait le temps qui n'était point donné aux exercices de piété. Il consistait principalement dans le défrichement de la culture des terres. Les moines labouraient, récoltaient, battaient le grain les monastères étaient de vastes écoles d'agriculture. Quand Colomban vint à Luxeuil, le sol était couvert de ronces et d'épines; c'est lui qui a créé les belles campagnes qu'on admire aujourd'hui autour de cette ville.

C'était aussi une règle à Luxeuil, comme dans tous les monastères de cette époque, qu'il y eût une bibliothèque au service des moines ; la règle de Saint-Colomban fixe même le temps que l'on doit chaque jour consacrer à la lecture. Ce fut par là que la science et le goût des lettres se maintinrent dans les monastères. La Règle de Saint-Benoît, d'un siècle et demi plus ancienne, exigeait déjà qu'on ne choisit pour abbés que des hommes versés dans les lettres. Souvent les travaux corporels étaient suspendus pour copier les manuscrits. Chacun sait jusqu'à quel point d'élégance l'art de l'écriture fut porté en ces temps. Les religieuses elles-mêmes s'occupaient à copier les livres. Certains monastères de femmes, et en particulier ceux d'Eika, en Belgique, de Bischoffshaim, en Allemagne, etc., avaient porté à une perfection merveilleuse le talent de copier et d'enluminer les manuscrits. Sans ces travaux assidus, persévérants, sans ce soin de perpétuer les ouvrages de l'antiquité, les noms même les plus chers à la littérature ne seraient point parvenus jusqu'à nous. Tout serait tombé dans la nuit de l'ignorance et de la barbarie.

Le Saint recommande particulièrement à ses religieux la chasteté; il interdit aux femmes l'entrée de son monastère. Ce fut là en partie la cause des persécutions qu'il éprouva. En 856, nous retrouvons encore cette défense en vigueur à Luxeuil. Dans son Pénitentiel, Colomban inflige de graves punitions à ceux qui auront violé leur vœu de chasteté. Il poursuit aussi avec vigueur la cupidité dans les moines. «Elle est», dit-il, «une lèpre pour eux, puisque non seulement la possession, mais le seul désir du superflu leur est interdit». Le détachement des biens terrestres est à ses yeux le premier degré de la perfection, comme le second consiste dans l'extirpation des vices, et le troisième dans le parfait amour de Dieu et du prochain, et par suite dans le goût des choses célestes, qui doit succéder au goût des biens de la terre.

Comme la nature humaine est toujours disposée au relâchement, afin de maintenir l'efficacité de ses règles si sages, Colomban établit un code pénitentiaire, dont les dispositions paraîtraient aujourd'hui exagérées ou ridicules, mais qui étaient en rapport avec la Règle elle-même et les mœurs de l'époque, et de crainte que le contact du monde ne fût pour ses moines une occasion de dissipation ou de scandale, l'entrée de l'intérieur du monastère était interdite aux laïques : la prohibition ne fut pas même levée pour le roi Thierry.

Tels furent les moyens que saint Colomban employa pour maintenir dans ses monastères la ferveur qu'il y avait lui-même inspirée. Son âme dut éprouver une grande joie en voyant tant de généreux disciples rivaliser d'ardeur dans les voies de Dieu. Tant qu'il vécut, il eut la consolation de jouir de ce beau spectacle. Au reste, sa Règle a été de tout temps considérée comme un vrai code de perfection monastique. De son vivant, il la vit établie dans plusieurs monastères ; et un plus grand nombre encore l'adoptèrent après sa mort. Vers le milieu du siècle suivant, elle fut absorbée par celle de saint Benoît, avec laquelle elle avait plus d'un trait de ressemblance.

Le soin de la piété ne fit point négliger à Colomban l'étude des lettres. Littérateur mi-même et fort instruit pour son temps, il mit une attention particulière à faire de Luxeuil une école, un centre d'études, dont l'action pût se répandre au loin.

L'écriture sainte et les Pères faisaient le principal, ou plutôt l'unique objet des études des moines. C'était là, dit le savant Mabillon, la seule théologie de ces temps. Des maîtres habiles et instruits expliquaient, commentaient ces inépuisables sources d'instruction et de lumière. Les humanités et les arts

libéraux, la géométrie, la rhétorique, la poétique, les mathématiques, la grammaire, etc., n'étaient cependant point exclus des monastères, mais toutes ces sciences devaient converger vers le but principal : l'Écriture sainte et les Pères. Les guerres suspendaient quelquefois ces études; mais elles reprenaient aussitôt avec la paix. La lecture des auteurs profanes était tolérée, mais de ceux-là seulement qui étaient purs de toute obscénité.

On met au nombre des ouvrages de saint Colomban qui sont perdus :

1° un Commentaire sur les Psaumes;

2° ses écrits contre les Ariens;

3° deux Lettres adressées, l'une au roi Thierry et l'autre au roi Clotaire;

4° des lettres et écrits sur la Pâque et sur les Trois-Chapitres.

Les œuvres complètes de saint Colomban se trouvent dans le tome 80 de la Patrologie latine.

Les Moines d'Occident, par de Montalembert. – Cf. Surius, Mabillon, Dom Rivet, Dom Cailliet et Hélyot.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 13